

Textes lauréats

3^e concours international littéraire des cordées

Prix de la Marquise de Sévigné

1^o prix : Joëlle Brochard - 34 Montpellier

LETTRE À MON CORPS

Monsieur Mon Corps,

Je vous écris cette lettre comme un dernier recours, le regret à l'âme et la honte au cœur. Je la glisserai dans une enveloppe, sur laquelle j'inscrirai votre dernière adresse connue. Puis j'y collerai un beau timbre, choisi à votre seule attention, sur lequel est dessinée une tendre colombe tenant un rameau de paix dans son bec : une façon illustrée de vous prévenir que j'ai déposé la hache de guerre.

Quand cette lettre s'envolera vers vous, portée par les ailes pacifiques de l'oiselle, je guetterai la venue du facteur, un étrange mélange d'espoir et d'angoisse collé aux vitres de mon esprit. Et quand elle glissera entre vos mains, que vos doigts la déplieront, je me retirerai avec respect pour que vous puissiez la lire dans votre seule intimité.

Monsieur Mon Corps, aujourd'hui je pose sur vous un regard nu, sans qu'un miroir raide et froid ne se dresse entre nous. Au moins, je suis certaine que votre image n'en sera pas déformée, car cet objet trompeur m'a tant fait vous voir à l'envers de tout !

Oui, c'est vrai, j'avoue que je vous ai souvent oublié, écorché, malmené, mal aimé, déserté. Je ne vous ai pas regardé tel que vous auriez dû être. Je vous ai vu comme je vous aurais voulu, ou plutôt comme les autres auraient aimé me voir, miroir des magazines, image de leur regard, et surtout reflet de leurs mots, lus ou entendus avec trop d'acuité. Le résultat est bien piètre : vous êtes à présent déglingué et rapiécé comme un vieux nounours oublié au fond d'un placard. Vous êtes semblable à un bric-à-brac aux morceaux collés et recollés aux hasards de la vie et de ses accidents. En fait, vous ressemblez à un drôle de jeu d'échecs, dont chaque pièce aurait joué sa vie, à un rythme différent.

Mais dites-moi, comment en sommes-nous venus là, vous et moi ? Il me faut bien remonter le fil de mon histoire pour mettre à nu l'inextricable premier noeud dévastateur, celui qui, à force de tirer dessus pour le démêler, tourna à l'accroc, et enclencha de façon irrémédiable le découps des années qui suivirent, comme on tire sur un fil qui détricote le pull dont on ne veut plus. Comment espérer devenir votre amie si je ne parviens pas à le dénouer ?

Je me revois adolescente, emberlificotée dans des kilos que j'empilais un à un, comme on dresse une barricade compacte et massive, pour se protéger des autres, mais aussi de soi. Les mots de mon entourage vous désignaient comme une vilaine bonbonnière, et ne vous définissaient plus guère qu'avec l'adjectif de « grosse », jeté sur un ton de dédain, voire de réprobation. D'ailleurs, ces gens n'aimaient ni les bonbons, ni les choses sucrées de la vie. Au fil du temps, leurs dires devinrent insupportables au point de vous cacher de tout et de tout le monde, et de vous enfoncer dans un isolement bien peu mérité. Certes, j'aurais pu vous adresser mes propres mots pour vous consoler. Mais ceux que j'eus pour vous à cette époque ne furent que des reproches, écho amplifié de ceux que j'entendais. L'épaisse gangue de protection dans laquelle je vous enfermai fut le seul recours que mon esprit meurtri trouva pour amortir le poids des mots cruels qui me mortifiaient jour après jour. Pourtant, toutes ces rondeurs vous seyaient bien : elles adoucissaient mon attitude trop grave et assouplissaient ma dégainie trop rigide.

Un jour, n'en pouvant plus de me cacher au grenier, ou de me dissimuler sous des vêtements informes pour dérober vos formes au regard et aux mots blessants d'autrui, j'entrai dans une colère démoniaque contre vous. Je vous imposai alors une famine à vous faire dégonfler de plus de votre moitié. J'y mis assez de volonté, de fureur et d'obstination pour obtenir un résultat qui me valut hélas d'autres remarques aux allures de jugement, aussi cinglantes que les précédentes. Cette fois-ci, souvenez-vous, ce sont les autres qui vous dissimulèrent, honteux de votre silhouette aux allures de « prisonnier sorti d'un camp de concentration », dont on vous rendit entièrement coupable. En dépit de cette nouvelle étiquette qui sentait la misère et le malheur, la détresse et la non-vie, je jubilai de ce retour de fortune, car j'avais réussi à faire disparaître de la bouche des autres le qualificatif abhorré de « gros », ses déclinaisons et ses synonymes. Je préfèrai son antonyme, sans comprendre que la minceur effleurée juste une paire de semaines glissait dangereusement vers la maigreur pour se muer ensuite, dans une ultime et interminable étape, en cachexie. À quelles souffrances au long cours je vous forçai pour vous voir diminuer jour après jour ! Je me souviens, alors que la honte s'empare de moi tandis que j'écris ces lignes, à quel point je vous matraquai d'interdictions, je vous privai de tout et vous obligeai à des exercices pénibles, rien que pour voir mourir ce millimètre qui dépassait de la tige filiforme dont vous aviez pris l'apparence. Votre protestation fut à la mesure de votre langage : ces os qui pointèrent sous votre peau, saillant comme des pierres cassées, furent autant de reproches muets. Je n'en eus cure, et les ignorai platement. Aujourd'hui, je comprends à quel point j'ai marqué votre peau et votre chair de mes non-dits et de mes approbations tacites.

Et pourtant, j'aurais pu vous admirer pour avoir survécu à de tels conflits, à leur damer le pion, à les tenir en échec, car vous êtes sorti de ces batailles insensées certes meurtri, diminué, blessé, mais vivant, avec une force de vie qui défia toutes les règles cartésiennes... Et moi, au lieu de vous féliciter, je m'en pris encore à vous de ne pas ressembler assez à ces corps lisses, parfaits, à la plastique peaufinée, qui recueillaient encore et encore tous les suffrages de mon entourage.

À l'issue de tant de mal-être, je vous laissai tomber, en préférant, plutôt que de combler vos creux, remplir ma tête de choses savantes, de savoirs consciencieux et austères.

Monsieur Mon Corps, si vous êtes parvenu à lire ces lignes jusqu'ici, y a-t-il encore une chance que vous soyez mon ami ? Je crains que vous n'ayez envie de fouler ces feuillets d'un pied rageur, mais je vous en prie, retenez votre geste de colère ! Pour vous apaiser, j'écris ces mots et décris vos maux en trempant une plume douce dans une encre veloutée. L'une et l'autre se mêlent ce jour pour implorer votre indulgence.

Voyez-vous, il m'arrive encore souvent de me demander si ce cancer – ce fameux crabe – qui s'installa subrepticement en votre sein, constituait votre vengeance pour avoir été si malmené et si peu considéré ? À bien y réfléchir, il permit d'exacerber tous les maux dont je viens de dresser l'odieux inventaire, de les subir sans comprendre, en cherchant pendant des nuits et des jours ce que j'avais bien pu faire pour mériter pareille punition. Pendant ces mois de cohabitation avec le crabe, vous me rendîtes bien cruellement la monnaie de ma pièce, mais la leçon porta ses fruits : en me contraignant à votre tour à subir bien des tourments, vous fûtes sans doute à l'origine de ce sursaut vital qui me fit remettre les pieds dans le bon chemin, celui que j'aurais dû prendre il y a des années. Car un beau jour, une plume dans la main, mes propres mots osèrent prendre forme, et s'organiser en lignes puis en pages. Ils coulèrent comme une lave trop longtemps contenue sous une croûte épaisse, réchauffant chaque parcelle de mon être, qui se reconnut peu à peu à sa place. Maintenant, je le sens, cette chaleur vous gagne, effleure votre peau, habille votre apparence, touche votre allure d'un doigt encore timide.

Monsieur Mon Corps, ne serait-ce pas doux de devenir votre amie ?

Bien sûr, aujourd'hui, j'ai peine à vous demander « Comment allez-vous ? » Je ne le devine que trop, car je sais combien vous pouvez vous accommoder de mes extravagances. Mais vous êtes si solide, et l'avez prouvé tant de fois ! Je voudrais étaler du baume réparateur sur toutes ces années partagées avec vous un peu en ennemi, alors que vous étiez si proche de moi, et que je n'ai pas su vous reconnaître comme le meilleur et le plus proche des amis. J'ai envie de vous écouter chanter plutôt que de vous entendre grincer. Je veux vous sentir respirer, les poumons libres, plutôt que de vous voir vous essouffler, enserré dans des efforts vains.

Et si, aujourd'hui, nous faisons enfin connaissance ? Et si nous ramassions les deux bouts de fil cassé par un énorme malentendu, une grave distorsion de jugement et une malencontreuse méprise ? Au fond, cette lettre pourrait bien nous renouer l'un à l'autre. Moi, je le souhaite ardemment. Et vous, en éprouvez-vous l'envie ? Je vais de ce pas m'atteler à la tâche, avec plus d'acharnement encore que celui jadis

employé à vous ignorer : je vais vous écouter, vous bichonner, vous panser, vous prendre la main et la garder chaudement au fond de moi, sans plus jamais la quitter. Allez, ne refusez pas ! Nous allons nous apprendre, tisser une nouvelle complicité, jeter au vent et aux gémonies toute animosité. Je regrette d'avoir attendu tant d'années pour vous regarder non comme un objet, mais comme quelqu'un. Quelqu'un de bien.

Si vous me le permettez, après tous ces aveux, je laisserai tomber le formalisme du « Monsieur » et je vais troquer le « vous » froid, poli et distant, pour le « tu », chaleureux, authentique et intime.

Toi Mon Corps, je vais apprendre à t'aimer, jour après jour, nuit après nuit. Tu es merveilleux tel que tu es. Tes blessures t'ont rendu beau, de cette beauté habitée par une âme, si lointaine des canons de la mode qui ne font que déclarer une guerre perdue d'avance.

Bonjour Mon Corps !

Moi.

2° prix : Cécile Debon – 49 Ambillou-Château

Chère Madame Loizelle,

Les saisons se sont dépouillées de leurs atours et les ont revêtus des dizaines et des dizaines de fois depuis notre dernière rencontre. Vous en souvenez-vous encore ? Avez-vous gardé dans un coin de votre mémoire le visage d'opaline piqueté de son et auréolé de boucles rousses de Salomé Vassili, élève timide et silencieuse, petite sauvageonne écorchée vive, constamment accompagnée de Sébastien Delmas, petit garçon vif et espiègle ? Nous étions deux âmes sensibles au caractère diamétralement opposé mais que rien ne pouvait séparer. Une indéfectible complicité nous unissait dans le bonheur comme dans les épreuves. Cela vous laissait souvent songeuse et admirative. Il me semble que vous éprouviez une tendresse toute particulière à l'égard du couple singulier que nous formions. Sébastien représentait mon bouclier, mon rempart contre les autres. Il faut dire qu'à cette époque, j'étais aussi farouche et sauvage que les lapins de nos collines. Et pourtant...

Vous rappelez-vous, chère Madame Loizelle, ce fameux après-midi consacré au chant ? A mes yeux, il représentera pour toujours cet instant magique où je suis venue au monde pour la seconde fois, où vous m'avez révélée à moi-même. « La vie nous offre parfois de ces miracles ! » aimez-vous à répéter. Vos mots ne furent jamais aussi vrais que ce jour-là.

Contre toute attente, l'espace d'une chanson, j'avais réussi à oublier le regard des autres sur moi. Volatilisée la boule d'angoisse au creux de l'estomac au moment de prendre place sur l'estrade ! Ma voix assurée, aussi pure et puissante qu'un diamant, avait pris d'assaut les murs de la classe, s'était élevée au-dessus des pupitres, avait envoûté le cœur des élèves, et le vôtre par la même occasion, Madame Loizelle. Subjugués par la beauté contenue dans l'envolée lyrique de mes notes cristallines, par

la douceur et l'harmonie des paroles déversant leur poésie dans vos âmes bouleversées, vous m'écoutez avec une ferveur quasi religieuse qui me donnait la chair de poule. Moment de rare bonheur partagé.

Mes yeux luisaient d'une fièvre étrange sous la frange de mes longs cils blonds. Mes joues d'ordinaire si pâles s'étaient couvertes d'un hâle rosé, témoin indéniable de la passion qui exacerbait chaque fibre de mon être. Un irréprensible sentiment de plénitude faisait éclore mes lèvres en un sourire épanoui, gonflait ma poitrine d'une joie presque palpable. Subitement, j'avais l'impression d'avoir été touchée par la grâce. Je n'étais plus qu'un ange descendu de sa voûte céleste : j'avais pour mission d'enchanter les oreilles des mortels, de transporter leurs âmes éblouies jusqu'aux portes du paradis. Parmi tous mes souvenirs de cette époque, j'ai conservé intact en mon cœur, cet instant précieux, à nul autre pareil. L'émotion vibrait au plus profond de moi-même, lorsqu'une salve nourrie d'applaudissements était venue saluer ma prestation que vous, Madame Loizelle, aviez qualifiée d'exceptionnelle. Merveilleux moment de communion. Quelle sensation extraordinaire d'être acclamée de la sorte, de voir tous ces yeux briller d'une même flamme ! Tout cela pour moi, rien que pour moi ! Et là-bas, tout au fond de la classe, Sébastien, mon Sébastien, battant des mains à tout rompre, tellement fier de mon succès. S'il avait pu, je crois bien qu'il aurait sauté à pieds joints sur son pupitre pour donner l'entière mesure de son enthousiasme.

Et vous, Madame Loizelle, vous ne tarissiez plus d'éloges à mon égard. Sous la chaleur de vos mots, la petite sauvageonne que j'étais alors se métamorphosait en petite fille heureuse, consciente soudain de posséder le plus merveilleux des trésors : sa voix au timbre unique. A partir de ce jour, grâce à vous et à l'admiration profonde et sincère luisant dans vos pupilles, la confiance qui me faisait cruellement défaut a commencé à prendre racine à l'intérieur de moi. Jeunes pousses fragiles qui ne demandaient qu'à croître.

Bien sûr, les semaines qui suivirent furent loin de ressembler à un long fleuve tranquille. En effet, si mon don pour le chant suscitait un ravissement incontestable chez la majorité de mes petits camarades, il engendrait aussi de multiples jalousies. Plus particulièrement chez les filles. Tout au long de votre carrière d'institutrice, vous avez sans doute eu maintes fois l'occasion de constater à quel point ces dernières peuvent se montrer cruelles entre elles.

Les plus envieuses prenaient un malin plaisir à me décocher leurs paroles venimeuses, dès que Sébastien avait le dos tourné : « Regardez-la avec ses airs de sainte nitouche ! Elle se croit supérieure parce qu'elle sait chanter ! Mademoiselle la prétentieuse qui nous snobe en ne daignant même pas nous répondre ! Arrête de faire ta mijaurée, sale pimbêche... » Evidemment, je prenais de plein fouet ces propos injustes et infondés, ne possédant aucun esprit de répartie. Mon unique réponse était les larmes que je réprimais vaille que vaille, à la grande satisfaction des petites langues de vipère. Heureusement, votre présence tutélaire et votre sens de la justice m'aidèrent souvent à supporter ces moments difficiles, Madame Loizelle. C'était aussi sans compter sur l'aide précieuse de Sébastien, mon ange gardien, mon chevalier des temps modernes, toujours prêt à lutter bec et ongles pour moi.

Vous souvenez-vous qu'un jour il alla même jusqu'à sacrifier l'amitié qui le liait à un garçon de la classe, uniquement pour prendre mon parti ? Vous remémorez-vous la bagarre qui s'ensuivit ? Hargne et colère

chevillées au corps, Sébastien ne ménageait nullement sa peine pour faire mordre la poussière de la cour à son adversaire. Sans votre intervention, je me demande encore dans quel état aurait fini ce dernier. Il était déjà salement abîmé : le nez et les lèvres ensanglantés, les habits déchirés...

Quoi qu'il en soit, à partir de ce jour-là, plus personne n'osa proférer la moindre parole désobligeante à mon égard. Tacitement, on préférait ne pas déclencher le courroux de Sébastien et encore moins goûter à la dureté de ses poings. Ainsi, grâce à son inconditionnelle protection et grâce à vous, chère Madame Loizelle, ma vie s'en est trouvée changée à jamais. Au fur et à mesure que se développaient en moi les germes de la confiance, je me laissais apprivoiser par les autres. Cahin-caha, je suis même parvenue à nouer quelque amitié avec certaines de mes compagnes.

Un si long détour par le chemin du passé, dans le seul et unique but de vous faire savoir, Madame Loizelle, qu'aujourd'hui, je suis une jeune femme comblée. Jamais je ne remercierai assez le destin de vous avoir un jour placée sur ma route. Vous avez été la bonne fée de mon enfance. Comme dans les histoires que vous nous lisiez autrefois. Durant toutes ces années écoulées, j'ai toujours porté en moi le doux souvenir de votre image, de vos paroles d'encouragement et de votre gentillesse infinie, afin de parvenir au bout de mon rêve éveillé : devenir une grande cantatrice, à l'instar d'une Maria Callas. Lorsque les doutes et les incertitudes encombraient mon esprit, il me suffisait de penser à vous, à votre regard admiratif d'adulte sur la petite fille que j'étais alors, pour surmonter les épreuves.

Et voilà, dans une semaine, j'aurai la joie et l'honneur de donner mon premier récital à l'Opéra de Paris, au Palais Garnier. Parmi les spectateurs du premier rang, il y aura mon plus fidèle et plus fervent admirateur, Sébastien Delmas, le petit garçon que vous avez connu et qui est à présent mon mari. Toutefois, mon bonheur ne sera vraiment complet que si je vous sais dans la salle, aux côtés de votre ancien élève. Ce spectacle, je veux vous l'offrir, en hommage à la merveilleuse institutrice que vous avez été autrefois pour la petite Salomé, cette jeune sauvageonne solitaire et renfermée pour qui votre présence a été si bénéfique. Tous les enfants n'ont pas la chance de pouvoir en dire autant.

Je vous attendrai donc avec impatience et fébrilité.

Bien amicalement

Salomé Delmas

3° prix : Yvette Peyrat – 19 Ussac

Madame de Sévigné, à la grâce de Dieu

Oserais-je m'entretenir avec vous comme avec une amie ? J'ai trop de respect pour votre personne pour avoir cette audace. J'aimerais simplement que ma lettre vous soit une distraction dans l'ailleurs où, je présume, vous étourdissez les anges par votre talent.

Je n'affuterai pas ma plus belle plume d'oie pour vous écrire. Me croirez-vous ? Ces volatiles ne sont plus plumés par de diligentes mains mais par des machines barbares qui les dépouillent en un rien de temps.

Ah ! Je vous devine : vous étouffez un petit rire discret votre main joliment gantée de blanc. Je ne vous ferai cependant pas l'offense d'utiliser ce moyen moderne que l'on nomme informatique pour m'adresser à vous. Il reste encore, fort heureusement, un peu d'encre au fond de mon encrier. Non, à vrai dire, de mon stylo.

Hier, j'ai emprunté l'allée cavalière qui mène à votre château des Rochers. J'ai admiré votre parc où tout parle encore de vous. Les arbres, que vous appeliez affectueusement « vos petits enfants » parent toujours avec superbe votre Mail et l'allée de l'Infinie. Il suffit de fermer les yeux et l'on devine « mille coquecigrues » envahissant soudain la place Coulanges pour vous divertir. Je pensais si fort à vous qu'en levant le front, je crus vous apercevoir derrière le carreau de votre chambre. Vous étiez penchée sur votre écritoire et entreteniez une conversation écrite avec votre fille, Madame de Grignan, ou l'un de vos nombreux amis, épistoliers fervents, tout comme vous. Tantôt sereine, tantôt triste ou amusée, vous laissiez « trotter votre plume la bride sur le cou » pour narrer, avec esprit et impertinence, les potins du jour.

Quant' à moi, je vais à mon tour vous rapporter la chose la plus surprenante, la plus extraordinaire, la plus époustouflante, enfin la plus abracadabrantesque – non, ma bonne, vous ne connaissez pas ce vocable : il fut inventé par le précédent Président de la République, mais je gage que vous l'auriez adopté – donc, la nouvelle la plus curieuse qui soit. Sœur Emmanuelle, vous savez, la chiffonnière de Dieu, nous a laissé un message plein de malice nous annonçant qu'elle n'était plus sur terre. Vous rendez vous compte ? Elle nous parle, même morte... Ah ! Vous auriez adoré cette petite bonne femme d'une spontanéité désarmante. Comme disait de vous Madame de Lafayette « la joie était l'état naturel de son âme », sentiment qui nous fait cruellement défaut aujourd'hui. Or donc, notre sœur n'a point pleuré de falloir mourir, trop heureuse de rejoindre son Créateur. D'ailleurs, j'imagine qu'elle a des comptes à régler avec le Père : ses enfants miséreux du Caire doivent toujours occuper sa pensée et elle veille assurément sur eux, demandant sans cesse à Dieu d'intervenir comme elle le faisait d'ailleurs avec les grands de ce monde chaque fois qu'elle en avait l'occasion. Je ne serai pas surprise que le Seigneur l'envoie de temps en temps en purgatoire pour avoir la paix.

Il faut que je vous parle maintenant du grand malheur qui s'abat sur notre Terre. Il paraît que notre planète va à vau-l'eau. Enfin, c'est ce que l'on dit. Je crains, en effet, que le mal soit profond mais je pense, quant à moi, qu'il faut savoir en toute chose raison garder. Aperçoit-on le ventre blanc d'un poisson qui dérive au milieu de la rivière, ce sont les phosphates des lessives qui l'ont tué ; un oiseau git, raide et ébouriffé au bord du chemin, il s'est nourri de graines empoisonnées par les pesticides des agriculteurs. Les abeilles meurent et nous aussi. Quoi de plus naturel au fond ? Toute mort nous semble suspecte et nous voudrions être éternels. La cryogénéisation n'étant pas encore tout-à-fait universelle, nous devons nous contenter de notre sort de mortels et je dirai : tant mieux ! Je ne suis pas certaine que des resserrés à congélateurs agrémentent mieux le décor que nos cimetières.

Bien sûr, nous commettons de graves erreurs dans nos façons modernes de vivre et la nature se venge sans doute. Mais, au lieu d'agir sagement comme nos père, nous sommes invariablement entraînés dans un tourbillon qui nous fait consommer à outrance et pour remédier à cela, nous tentons quelques gestes « bons pour la planète ». Alors, on nous culpabilise, on nous tyrannise, on nous accable, on nous vilipende tant et si bien que nous marchons sur la tête. Le progrès dans tous les domaines nous libère et nous assujettit tout à la fois. Savez-vous que nous avons mieux que l'hippogrieffe dont vous parliez avec humour à votre fille pour voyager. Les carrosses de vos périples se sont transformés en voitures automobiles dont les chevaux pétaradent au lieu de hennir. Et nous n'avons plus le temps d'admirer le paysage. Ce dernier, d'ailleurs, aurait de quoi vous surprendre. Les éoliennes ont remplacé les moulins à vent et nos paysans ont déserté les champs, remplacés par de gigantesques monstres rouges ou verts qui semblent aller seuls à travers des étendues dépourvues de haies. Nous avons aussi inventé des oiseaux qui vrombissent dans le ciel et nous transportent à travers le monde en un rien de temps. Mais voilà ! Il faut compter avec la pollution occasionnée – entre autre – par ces véhicules à moteur. Et le climat ? Nous voici en pleine querelle d'experts pour savoir s'il faut parler de réchauffement ou de changement climatique. Enfin, ma chère, nous voilà cul par-dessus tête et l'avenir semble bien morose, tant nous semblons aller de Charybde en Scylla.

Mais brisons là, Madame. D'aucuns, comme Monsieur Proust, diraient que j'ai assez « fait ma Sévigné ». Ah ! une dernière chose cependant. Voyez-vous, malgré nos technologies modernes et sophistiquées, nous n'avons pas encore réussi à communiquer avec l'au-delà. Et cela me chagrine quelque peu. Je n'ai pas peur de mourir, non, mais j'aimerais savoir ce qui se passe là-haut et surtout, si l'on s'y divertit. Un petit billet de votre plume serait le bienvenu. Je vous laisse le soin de choisir votre messenger. Adieu donc, Marquise.

Une admiratrice anachronique.